

Vues d'ensemble

Number 288, January–February 2014

Federico Fellini : le poète, le rêveur et le magicien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71058ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2014). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (288), 61–63.

DELIVERY MAN

Le soccer a été troqué pour le basketball, l'importance accordée aux séquences judiciaires a été augmentée et l'aspect mélodramatique de l'histoire a été quelque peu amplifié, mettant l'emphase sur les gros plans. David Wozniak a gagné en mollesse et en bonhomie. Voilà les quelques américanisations apportées par Ken Scott à cette adaptation qu'il a réalisée seul, à partir du scénario cosigné avec Martin Petit pour la version originale. Le terme adaptation est ici des plus justes puisqu'en dehors de ces petites nuances, le film est bel et bien une copie conforme de l'intrigue de *Starbuck*, qu'il reproduit dans les moindres détails, y compris l'allure et l'apparence physique des personnages principaux. Toutefois, Vince Vaughn n'a pas – et de loin – le côté frondeur de son modèle. Moins fougueux, moins latin, il trimbale une nonchalance de circonstances, mais sans vraiment donner vie à son personnage. Restent quelques moments comiques qui parviennent encore à retenir l'attention, mais ils sont finalement assez peu nombreux. Pas étonnant donc que ce pur exercice de mimétisme paraisse bien fade en comparaison de ce qui fut l'une des meilleures comédies québécoises de ces dernières années.

Certes, la barre était haute et l'auditoire américain ne se compare pas au spectateur québécois. Le produit étant avant tout fabriqué pour les États-Unis, il a fallu faire des choix pour satisfaire une cible différente, probablement plus frileuse ou moins habituée à se laisser bousculer. C'est sans doute ce qui donne cette impression au spectateur québécois d'assister à une pâle reconstitution qui



ne réinvente rien et n'ose pas offrir une version différente d'une histoire qui était, à la base, déjà très internationalisée. La réalisation est adroite, mais fait preuve de peu d'inventivité. Si le spectateur américain pourra peut-être y trouver quelque intérêt, ce sera sans doute une autre paire de manches au Québec. Il n'est en effet pas certain que les immanquables comparaisons entre les deux films avantagent cette modeste duplication d'un succès encore frais dans les mémoires. Symbole d'un cinéma commercial en manque d'idées (nous auront droit l'an prochain à la version française avec José Garcia), cet exercice de copier-coller remet lui-même en question sa pertinence et son utilité.

Charles-Henri Ramond

■ **DONNEUR ANONYME** | Origine: États-Unis – Année: 2013 – Durée: 1 h 45 – Réal.: Ken Scott – Scén.: Ken Scott – Images: Eric Edwards – Mont.: Priscilla Nedd-Friendly – Mus.: Jon Brion – Int.: Vince Vaughn, Chris Pratt, Cobie Smulders, Andzej Blumenfeld, Bobby Moynihan, Adam Chandler-Berat – Dist. / Contact: Buena Vista.



DIEGO STAR

Il est étrange – et assez triste – de voir l'attention médiatique parfois excessive portée sur certains films qui n'en valent souvent pas la peine, alors que d'autres restent injustement dans l'ombre. Discret, presque incognito, *Diego Star* de Frédéric Pelletier a néanmoins réussi à se faire un beau bout de chemin à travers les festivals internationaux. De Rotterdam à Namur, en passant par le Chili ou le Brésil, l'œuvre inaugurerait enfin sa sortie en salle après l'ouverture remarquée de la section Focus du dernier Festival du nouveau cinéma à Montréal.

Diego Star, c'est avant tout le patronyme d'un cargo en ruine sous pavillon russe avec, à bord, des employés issus du « tiers monde », pris en otage par l'avarice d'employeurs véreux. D'emblée, le premier long métrage signé Pelletier nous entraîne dans une réalité brute, glaciale et amère. Filmé en partie au bord du chantier maritime A.C. Davie, à Lévis, en plein hiver, ce drame

social d'une exceptionnelle maîtrise confronte les victimes de l'inhumaine mondialisation à celles de la crise économique.

Ainsi, le film met en scène Fanny (Chloé Bourgeois, vue dans *Tout est parfait*), mère monoparentale à peine sortie de l'adolescence, qui doit trimer dur afin de nourrir son bébé. Pour se faire un peu d'argent, elle accepte d'héberger l'Ivoirien Traoré (magnifique Issaka Sawadogo), ingénieur en chef du navire, faussement accusé d'être le responsable d'un important incendie survenu dans la salle des machines. De leur rencontre, faite au départ de méfiances et de doutes partagés, va naître une authentique empathie.

Avec *Diego Star*, le réalisateur québécois fait donc ses débuts dans la fiction. Plus habitué à la réalisation de documentaires et quelques courts métrages, dont *L'Hiver longtemps* et *L'Air de rien*, le jeune homme – lui-même originaire de Lévis – n'a pas hésité à installer sa caméra dans sa région natale durant la saison froide.

Ainsi, au fil d'une histoire parfois crève-cœur, le prometteur cinéaste réussit à réaliser une œuvre sincère, tout en évitant les raccourcis faciles. Sans pathos ni misérabilisme, le récit est de son côté composé de moments très touchants qui parviennent avec finesse à décrire, entre les deux personnages principaux, une relation d'une profonde authenticité.

Ismaël Houdassine

■ Origine: Canada [Québec] / Belgique – Année: 2013 – Durée: 1 h 30 – Réal.: Frédéric Pelletier – Scén.: Frédéric Pelletier – Images: Philippe Roy – Mont.: Marie-Hélène Dozo – Mus.: Martin M. Tétreault – Int.: Issaka Sawadogo, Chloé Bourgeois, Yassine Fadel, Jean-François Boudreau, Sergiy Marchenko, Gregory Hlady, Nico Lagarde, Jean-Sébastien Courchesne, Abdelghafour Elaaziz – Dist. / Contact: Métropole.

ELLE S'EN VA

À la question de savoir pourquoi Emmanuelle Bercot avait capté autant de gros plans de la chevelure de Catherine Deneuve dans *Elle s'en va*, la réalisatrice, interloquée, nous répondit spontanément : « C'est la chevelure, la blondeur de Catherine, c'est mythique ! » Et voilà : vous venez de comprendre le film. Ce n'est pas Bettie, tenancière de restaurant au bord de la faillite d'une petite ville de Bretagne, qu'on a filmée dans ce road-movie convenu et dont les personnages frôlent la caricature, mais bien Catherine. Il y a presque de quoi s'amuser à observer Catherine salivant devant une cigarette interminablement roulée par un sympathique pépé, Catherine qui flanque une gifle à un gamin, Catherine au lit avec une petite jeunesse... Tiens ! Catherine qui se fait traiter de connasse. On ne l'avait pas vue souvent, celle-là...

Ce n'est pas que Catherine Deneuve soit mauvaise ou mal filmée par Guillaume Schiffman (*The Artist*), ou que son interaction avec le jeune Nemo Schiffman ne soit pas crédible. C'est juste qu'elle aurait pu jouer ce rôle d'*arlequine* sur le retour pendant son sommeil. C'est presque admirable de voir la conviction avec laquelle elle embarque dans son personnage, encadrée par de bons interprètes (exception faite de Camille, aussi insupportable en actrice qu'en chanteuse), mais dont les péripéties semblent travaillées au ciseau à bois, quand ce n'est pas à la hache. Les idées ne sont pas mauvaises en soi, mais les personnages s'engagent dans des avenues si souvent parcourues qu'ils n'arrivent plus à nous émouvoir. Ainsi, dès l'apparition d'Alain



(séduisant Gérard Garouste), on sait que le grand-père bourru de Charly se transformera en prince charmant qui sauvera Bettie de la misère. À côté de cela, il faudra surveiller la carrière du délicieux Nemo Schiffman, fils de la réalisatrice et du directeur photo, qui livre les meilleures répliques du film.

Assise à nos côtés lors de la conférence de presse à Berlin, notre excellente collègue Nathalie Petrowski a qualifié *Elle s'en va* de *M.O.R.*, définissant l'expression anglaise *middle of the road* comme étant « l'extrême centre du milieu ». Disons que c'est tout à fait cela.

Anne-Christine Loranger

■ **Origine :** France – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 56 – **Réal. :** Emmanuelle Bercot – **Scén. :** Emmanuelle Bercot, Jérôme Tonnerre – **Images :** Guillaume Schiffman – **Mont. :** Julien Leloup – **Mus. :** Diverses chansons – **Int. :** Catherine Deneuve (Bettie), Nemo Schiffman (Charly), Gérard Garouste (Alain), Camille (Muriel) Claude Gensac (Annie), Paul Hamy (Marco), Mylène Demongeot (Fanfan), Hafsia Herzi (Jeanne) – **Dist. / Contact :** Métropole.



LA GRANDE BELLEZZA

La nuit, une femme regarde par le trou de la serrure d'une porte et voit, au fond, encadrée par deux allées de cyprès, la coupole de Saint-Pierre de Rome. Un portier ouvre, avec une clé sortie d'une mallette contenant ses consœurs, cet huis de la villa du prieuré de Malte. Commence alors une visite intime à pas de loup des intérieurs surchargés d'œuvres d'art et d'histoire des grandes demeures de Rome. Le journaliste Jep accompagne, par amitié pour son père propriétaire de bar, cette danseuse et fait ainsi connaître à Ramona ces beautés toujours renouvelées qui nous aspirent et qui nous happent même, nous rappelant d'une manière ou d'une autre des souvenirs tapis au plus profond de notre mémoire. Paolo Sorrentino met en scène, avec la complicité du directeur photo Luca Bigazzi, dans des travellings étonnants – avec des plongées et contre-plongées tournantes –, ces pérégrinations d'un piéton de Rome en symbiose avec son environnement, aussi à l'affût des

menus plaisirs de la vie, alors que d'autres accumulent en peu de temps des clichés photographiques de monuments illustres. D'ailleurs, au début du film, un touriste asiatique s'écroule, victime peut-être du syndrome de Stendhal.

Jep Gambardella peut donc être vu au début de ce siècle comme un avatar du Marcello Rubini de *La dolce vita*. Par la publication naguère d'un roman célèbre et pénétrant, il a pourtant mieux réussi, jeune, sa vie artistique que Marcello et maintenant il continue comme maître ès frivolités. Le réalisateur Paolo Sorrentino et son scénariste Umberto Contarello mènent donc Jep dans ses dernières virées dans cette métropole à plusieurs égards décadente, où le factice s'immerse même dans le religieux dans des séquences plus sarcastiques. Comme pour *Il divo* sur Giulio Andreotti, Toni Servillo est l'interprète idéal. Il colore, par son port altier et son sourire narquois, de son regard nos impressions de cette ville, tout en livrant des bribes de son passé personnel. Jep entreprend donc peut-être son dernier parcours romain avant de retourner dans sa province natale, à la recherche d'un amour de jeunesse symbolisé à la fois par les flots bleus de la Méditerranée et par le poème de Robert Burns *My Heart's in the Highlands* mis en musique par Arvo Pärt.

Luc Chaput

■ **LA GRANDE BEAUTÉ / THE GREAT BEAUTY** | **Origine :** Italie / France – **Année :** 2013 – **Durée :** 2 h 22 – **Réal. :** Paolo Sorrentino – **Scén. :** Paolo Sorrentino, Umberto Contarello – **Images :** Luca Bigazzi – **Mont. :** Cristiano Travaglioli – **Mus. :** Lele Marchitelli – **Int. :** Toni Servillo, Sabrina Ferilli, Carlo Verdone, Carlo Buccirosso, Iaia Forte, Pamela Villoresi, Roberto Herlitzka, Galatea Ranzi, Giusi Merli – **Dist. / Contact :** Métropole.

VIOLETTE

Avec *Violette*, le réalisateur Martin Provost demeure fidèle aux couleurs qui ont fait sa renommée avec *Séraphine* (2008), récipiendaire de 7 Césars, dont celui du meilleur film. Si cet opus relatait l'histoire de la peintre française Séraphine de Senlis, *Violette* demeure dans la veine biographique, avec le parcours de l'écrivaine française Violette Leduc. À la lecture de *L'Invitée*, Leduc est fascinée par Simone de Beauvoir. Cette dernière guidera l'écriture de Leduc, menant à la publication de son premier roman, *L'Asphyxie*. Mentor et mécène de Leduc, Simone sera présente tout au long de sa vie, malheureusement pas de la façon dont Violette aurait aimée. Bisexuelle, Violette semble retrouver en Simone, à la fois une amoureuse et une mère de substitution. Son roman *L'Affamée* sera d'ailleurs une déclaration d'amour dédiée à Simone de Beauvoir.

À n'en point douter, Martin Provost privilégie un esthétisme et une signature au service du propos. À la manière d'un livre, ce long métrage est divisé en chapitres, aux noms de personnes (Maurice, Simone, Jean, Jacques, Berthe), lieu (Faucon) et ouvrages (*La Bâtarde*), accentuant ainsi les événements marquants de la vie de Violette Leduc. Procédé pertinent, vu le caractère autobiographique de l'œuvre de Leduc. Les images de Yves Cape mettent en scène une direction photo, où dominent des teintes ternes (verdâtres, brunes, jaunâtres), traduisant l'atmosphère morose de la Seconde Guerre mondiale ainsi que le parcours difficile, celui de « mal-aimée », de Violette Leduc. Lorsque l'écrivaine atteindra la notoriété publique avec le succès de *La Bâtarde* et la paix d'esprit dans son logis à Faucon, les images deviendront plus lumineuses, à la manière des œuvres de Van Gogh et autres peintres inspirés des paysages



de Provence. À quelques reprises dans le film, lorsque Violette lit ou écrit, la voix hors-champ de l'actrice fait office de narration. Ce procédé aurait pu être davantage exploré, à la manière du film *Thérèse et Isabelle* (Radley Metzger, 1968), basé sur l'œuvre éponyme de Leduc. Dans *Violette*, c'est d'abord le jeu des actrices qui plonge le spectateur dans la peau des protagonistes. Emmanuelle Devos incarne une Violette « mal-aimée », à fleur de peau, qui ose dire avec ses mots charnels, ce qu'aucune femme n'a jamais dit, contrastant avec l'interprétation de Sandrine Kiberlain en Simone de Beauvoir, solitaire, déterminée, rigide, mais touchante, qui intellectualise la place des femmes en société, bien avant son temps. Ne serait-ce que pour cette fidèle représentation du combat mené par ces femmes avant-gardistes, au parcours à la fois très différent, mais symbiotique, le film *Violette* vaut son pesant d'or. Deux héroïnes qui vont elles-mêmes paver leur route vers leur propre affranchissement.

Julie Vaillancourt

■ **Origine:** France / Belgique – **Année:** 2013 – **Durée:** 2 h 18 – **Réal.:** Martin Provost – **Scén.:** Martin Provost, Marc Abdelnour, René de Ceccatty – **Images:** Yves Cape – **Mont.:** Ludo Troch – **Mus.:** Hugues Tabar-Nouval – **Int.:** Emmanuelle Devos, Sandrine Kiberlain, Olivier Gourmet, Catherine Hiegel – **Dist. / Contact:** Métropole.



WHITEWASH

Une rue de quartier résidentiel comme on en connaît tant, l'hiver et ses vicissitudes, et une petite chenillette jaune. *Whitewash* affirme son origine québécoise dès les premières images. La nuit, l'alcool, un meurtre que l'on cache à la hâte. Les prémices nous font penser à un polar aux rebondissements connus. En à peine trente secondes, Emanuel Hoss-Desmarais et son coauteur Marc Tulin dressent la table à ce qui sera, croit-on, une intrigue policière plongée dans une hivernale torpeur. Mais ce qui n'aurait pu être qu'un thriller plaisant se transforme peu à peu en une étude approfondie d'êtres solitaires, faisant face à la trahison et à la culpabilité. L'intrigue policière mise de côté, les auteurs s'attardent à analyser les jeux de pouvoir liant leurs personnages et dessinent des relations humaines torturées par les apparences et la duperie. Le film parvient à donner profondeur à son intrigue en puisant

dans l'ambiguïté des interactions toute la noirceur nécessaire pour mieux déjouer la diégèse prévisible d'un sujet, dont nous finirons par apprécier le dénouement grâce à d'habiles retours en arrière. Si la tension dramatique est bien présente, elle s'appuie sur une teinte de comédie noire des plus réjouissantes. Le rire provoqué repose en partie sur les épaules de Marc Labrèche qui tient à bras-le-corps son rôle décalé. Prenant peu à peu le dessus sur son sauveteur, et finissant même par ne rien mériter d'autre que son triste sort, Labrèche livre une performance haute en couleur, à la limite de la dérision. Face à lui, la présence imposante du comédien américain Thomas Haden Church habite à merveille la peau d'un divorcé alcoolique sombrant progressivement dans l'isolement. Bien à l'abri de son outil de travail (l'instrument de la mort), cet être tenaillé entre rédemption et déni devient l'antihéros parfait, doté d'un instinct de survie complexe le menant irrémédiablement vers la folie. Superbement photographiée par André Turpin, la forêt – dont les arbres tout en verticalité ressemblent à autant de barreaux d'une prison de laquelle on ne sort pas – peuple elle aussi cette histoire radicalement différente des habituels films de genre. Tout en finesse et en décalages, *Whitewash* est donc une appréciable cure de jouvence à la série B québécoise. 5

Charles-Henri Ramond

■ **WHITEWASH: L'HOMME QUE J'AI TUÉ** | **Origine:** Canada [Québec] – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 26 – **Réal.:** Emanuel Hoss-Desmarais – **Scén.:** Emanuel Hoss-Desmarais, Marc Tulin – **Images:** André Turpin – **Mont.:** Arthur Tarnowski – **Mus.:** Serge Nakauchi Pelletier – **Int.:** Thomas Haden Church, Marc Labrèche, Anie Pascale, Sylvio Archambault – **Dist. / Contact:** Séville.